

douleurs violentes aux tempes, les yeux sont pleins de picotements lancinants et le sac est bien plus lourd.

Je marchais à côté de mon capitaine.

Nous causions comme de vieux amis, car les misères communes rapprochent singulièrement les distances.

Il me parle quelques instants des mauvaises nouvelles qu'il vient de recevoir de chez lui : sa femme et son enfant sont malades.

Puis il se tait.

Son profil anguleux se découpe net sur le ciel clair, sa main tiraille nerveusement les deux grandes pointes de sa barbe.

Sa peine m'attriste profondément. Je me sens moi-même envahi par un grand découragement.

Il était temps que la lumière du jour vint nous égayer un peu.

Allons ! décidément, ça ne vaut rien les marches de nuit.

*
* *

Nous apprenons que Bou-Amema a fait du propre.

Après Chellela, il a filé avec ses cavaliers vers les Hauts-Plateaux, où il a tout simplement massacré trois cents ou quatre cents alfatiers.

Oh ! si nous pouvons le rattraper de nouveau, en voilà un qui ne fera pas long feu.

En attendant, nous partons à onze heures pour lui courir après.

Il s'en moque pas mal de notre poursuite.

Avec ses cavaliers, il fait cent kilomètres par jour, et nous, quand nous en avons fait quarante, nous en avons assez.

Pour le pincer, il faudrait le poursuivre quand il a sa smala ou ses troupes avec lui. Mais il a pris soin de laisser ces choses gênantes à cent kilomètres au sud du Figuig.

*
* *

Nous avons couru deux jours pour des prunes.

Bou-Amema nous a proprement distancés.

Hier, nous rencontrons un malheureux Espagnol à moitié mort de faim et de fatigue.

Fait prisonnier par les révoltés, il a pu s'esquiver de leur camp, avec une balle dans l'épaule.